

Lycée Eugène Delacroix

2021- 2022

5 rue Pierre et Marie Curie

94700 Maisons Alfort

Liste des textes

CLASSE 104

Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle

La Princesse de Clèves, Mme de La Fayette, 1678

Texte 1 : L'APPARITION DE MADEMOISELLE DE CHARTRES A LA COUR

De « Il parut alors une beauté à la cour » à « Et il en fut surpris avec raison ».

« Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait
5 laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne
10 parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner : Madame de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable, pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité ; les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre
15 côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance ; mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

20 Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France ; et, quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille. La voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu'elle arriva, le vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec
25 raison. »

Texte 2 : LA RENCONTRE AU BAL

De « Elle passa tout le jour des fiançailles » à « Je ne devine pas si bien que vous ne pensez. »

« Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure; le bal commença et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves
5 acheva de danser et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer
10 augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les
15 reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

- Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude ; mais comme Mme
20 de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

- Je crois, dit Mme la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

- Je vous assure, madame, reprit Mme de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez. »

Texte 3 : LA DERNIERE ENTREVUE –

De « Je crois devoir » à « ne vous pas rebuter ».

« Je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments, et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paraître ; néanmoins je ne saurais vous avouer, sans honte, que la certitude de n'être plus aimée de vous, comme je le suis, me paraît
5 un si horrible malheur, que, quand je n'aurais point des raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m'exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais. Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma
10 faveur et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? Monsieur de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur ; peut-être aussi que sa passion n'avait subsisté que parce qu'il n'en aurait pas trouvé en moi. Mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre : je crois même que les
15 obstacles ont fait votre constance. Vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre ; et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d'espérance pour ne vous pas rebuter. »

Texte 4 : Abbé Prévost, *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* (1731)

De « J'avais marqué le temps de mon départ » à « s'il n'opérait des prodiges »

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent.

5 Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le

10 monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon coeur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle

15 me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon coeur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir qui s'était déjà

20 déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne prévoyait que trop qu'elle allait être malheureuse, mais que c'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter

25 La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt, l'ascendant de ma destinée qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que, si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y

30 réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ; mais on ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'opérait souvent des prodiges.

Texte 5 : Parcours, individu, morale et société.

Marguerite Duras, L'Amant, 1984

Dans ce roman inspiré de sa vie, Marguerite Duras (1914-1993) évoque la liaison qu'elle a eue à l'âge d'environ quinze ans avec un riche chinois. Elle habitait alors au Vietnam, à l'époque colonie sous domination française. La rencontre a lieu sur le bac qui traverse le Mékong, alors que la jeune fille retourne de Sadek, où habite sa mère et ses frères au lycée de Saïgon où elle est interne¹.

L'homme élégant est descendu de la limousine, il fume une cigarette anglaise. Il regarde la jeune fille au feutre d'homme et aux chaussures d'or. Il vient vers elle lentement. C'est visible, il est intimidé. Il ne sourit pas tout d'abord. Tout d'abord il lui offre une cigarette.

5 Sa main tremble. Il y a cette différence de race, il n'est pas blanc, il doit la surmonter, c'est pourquoi il tremble. Elle lui dit qu'elle ne fume pas, non merci. Elle ne dit rien d'autre, elle ne lui dit pas laissez-moi tranquille. Alors il a moins peur. Alors il lui dit qu'il croit rêver. Elle ne répond pas. Ce n'est pas la peine qu'elle réponde, que répondrait-elle. Elle attend. Alors il le lui demande : mais d'où venez-vous ? Elle lui dit qu'elle est la fille de l'institutrice de l'école de filles de Sadek. Il réfléchit et puis il dit qu'il a entendu parler de cette dame, sa mère, de son
10 manque de chance avec cette concession² qu'elle aurait achetée au Cambodge, c'est bien ça n'est-ce pas ? Oui c'est ça.

Il répète que c'est tout à fait extraordinaire de la voir sur ce bac. Si tôt le matin, une jeune fille belle comme elle l'est, vous ne vous rendez pas compte, c'est très inattendu, une jeune fille blanche dans un car indigène.

15 Il lui dit que le chapeau lui va bien, très bien même, que c'est... original... un chapeau d'homme, pourquoi pas ? elle est si jolie, elle peut tout se permettre.

Elle le regarde. Elle lui demande qui il est. Il dit qu'il revient de Paris où il a fait des études, qu'il habite Sadek lui aussi, justement sur le fleuve, la grande maison avec les grandes terrasses aux balustrades de céramique bleue. Elle lui demande ce qu'il est. Il dit qu'il est
20 chinois, que sa famille vient de la Chine du Nord, de Fou-Chouen. Voulez-vous me permettre de vous ramener chez vous à Saïgon ? Elle est d'accord. Il dit au chauffeur de prendre les bagages de la jeune fille dans le car et de les mettre dans l'auto noire.

1 La scène se passe donc dans les années 30 pendant la colonisation française du Vietnam. Sadek est une ville du sud, dans le delta de Mékong. Saïgon est l'ancien nom d'Ho-Chi-Minh-ville.

2 Concession : propriété vendue par l'état en vue d'une exploitation agricole, dans le cas présent. La mère de la jeune fille s'est ruinée pour acheter cette propriété. Or elle est chaque année envahie par la mer et se révèle totalement impossible à cultiver.

Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle

Jean Luc Lagarce, *Juste La Fin du Monde*, 1990,

Texte 6 : « Prologue »

LOUIS. – Plus tard, l'année d'après

– j'allais mourir à mon tour –

j'ai près de trente-quatre ans maintenant et c'est à cet âge que je mourrai,

l'année d'après,

5 de nombreux mois déjà que j'attendais à ne rien faire, à tricher, à ne plus savoir,

de nombreux mois que j'attendais d'en avoir fini,

l'année d'après,

comme on ose bouger parfois,

à peine,

10 devant un danger extrême, imperceptiblement, sans vouloir faire de bruit ou commettre un

geste trop violent qui réveillerait l'ennemi et vous détruirait aussitôt,

l'année d'après,

malgré tout,

la peur,

15 prenant ce risque et sans espoir jamais de survivre,

malgré tout,

l'année d'après,

je décidai de retourner les voir, revenir sur mes pas, aller sur mes traces et faire le voyage,

pour annoncer, lentement, avec soin, avec soin et précision

20 – ce que je crois –

lentement, calmement, d'une manière posée

– et n'ai-je pas toujours été pour les autres et eux, tout précisément, n'ai-je pas toujours été

un homme posé ?,

pour annoncer,

25 dire,

seulement dire,

ma mort prochaine et irrémédiable,

l'annoncer moi-même, en être l'unique messenger,

et paraître

30 – peut-être ce que j'ai toujours voulu, voulu et décidé, en toutes circonstances et depuis le plus
loin que j'ose me souvenir –

et paraître pouvoir là encore décider,

me donner et donner aux autres, et à eux, tout précisément, toi, vous, elle, ceux-là encore que
je ne connais pas (trop tard et tant pis),

35 me donner et donner aux autres une dernière fois l'illusion d'être responsable de moi-même
et d'être, jusqu'à cette extrémité, mon propre maître.

Texte 7:

Jean Luc Lagarce, *Juste La Fin du Monde*, 1990, Partie I Scène 3

De « J'habite toujours ici avec elle » à « tu dois pouvoir comprendre cela »

SUZANNE. – (...) J'habite toujours ici avec elle.

Antoine et Catherine, avec les enfants

- je suis la marraine de Louis -

ont une petite maison, pavillon, j'allais rectifier,

5 je ne sais pas pourquoi tu dois aimer (ce que je pense)

tu dois aimer ces légères nuances, petite maison, bon,

comme bien d'autres, à quelques kilomètres de nous, par là, vers la piscine découverte omnisports,

tu prends le bus 9 et ensuite le 62 et ensuite tu dois marcher encore un peu.

10 C'est bien, cela ne me plaît pas, je n'y vais jamais mais c'est bien.

Je ne sais pas pourquoi,

je parle,

et cela me donne presque envie de pleurer,

tout ça,

15 que Antoine habite près de la piscine.

Non, ce n'est pas bien,

c'est un quartier plutôt laid, ils reconstruisent mais cela ne peut pas s'arranger,

je n'aime pas du tout l'endroit où il habite, c'est loin,

je n'aime pas,

20 ils viennent toujours ici et nous n'allons jamais là-bas.

Ces cartes postales, tu pouvais mieux les choisir, je ne sais pas, je les aurais collées au mur, j'aurais pu les montrer aux autres filles!

Bon. Ce n'est rien.

J'habite toujours ici avec elle. Je voudrais partir mais ce n'est guère possible,

25 je ne sais comment l'expliquer,

comment le dire,

alors je ne le dis pas.

Antoine pense que j'ai le temps,

Il dit toujours des choses comme ça, tu verras (tu t'es peut-être déjà rendu compte),

30 il dit que je ne suis pas mal,

et en effet, si on y réfléchit

- et en effet, j'y réfléchis, je ris, voilà, je me fais rire – en effet, je n'y suis pas mal, ce n'est pas ça que je dis.

Je ne pars pas, je reste,

35 je vis où j'ai toujours vécu, mais je ne suis pas mal.

Peut-être

(Est-ce qu'on peut deviner ces choses-là ?)

Peut-être que ma vie sera toujours ainsi, on doit se résigner, bon,

il y a des gens et il sont le plus grand nombre,
40 il y a des gens qui passent toute leur existence là où ils sont nés,
et où sont nés avant eux leurs parents,
ils ne sont pas malheureux,
on doit se contenter,
ou du moins ils ne sont pas malheureux à cause de ça, on ne peut pas le dire,
45 et c'est peut-être mon sort, ce mot-là, ma destinée, cette vie.
Je vis au second étage, j'ai ma chambre, je l'ai gardée,
et aussi la chambre d'Antoine
et la tienne encore si je veux,
mais celle-là, nous n'en faisons rien,
50 c'est comme un débarras, ce n'est pas méchanceté, on y met les vieilleries qui ne servent plus
mais qu'on n'ose pas jeter,
et d'une certaine manière,
c'est beaucoup mieux,
ce qu'ils disent tous lorsqu'ils se mettent contre moi,
55 beaucoup mieux que ce que je pourrais trouver avec l'argent que je gagne si je partais.
C'est comme une sorte d'appartement
C'est comme une sorte d'appartement, mais, et ensuite j'arrête.
mais ce n'est pas ma maison, c'est la maison de mes parents,
ce n'est pas pareil,
60 tu dois pouvoir comprendre cela.
(...)

Texte 8:

Jean Luc Lagarce, *Juste La Fin du Monde*, 1990, Partie II Scène 3

De « Et lorsque tu es parti, lorsque tu nous as quittés » à « le ressentiment contre moi-même »

ANTOINE. – (...) Et lorsque tu es parti, lorsque tu nous as quittés, lorsque tu nous abandonnas, je ne sais plus quel mot définitif tu nous jetas à la tête, je dus encore être le responsable, être silencieux et admettre la fatalité, et te plaindre aussi,
5 m'inquiéter de toi à distance
et ne plus jamais oser dire un mot contre toi, ne plus jamais même oser penser un mot contre toi,
rester là, comme un benêt, à t'attendre.

10 Moi, je suis la personne la plus heureuse de la terre,
et il ne m'arrive jamais rien,
et m'arrive-t-il quelque chose que je ne peux me plaindre,
puisque, « à l'ordinaire »,
il ne m'arrive jamais rien.
Ce n'est pas pour une seule fois,
15 une seule petite fois,
que je peux lâchement en profiter.
Et les petites fois, elles furent nombreuses, ces petites fois où j'aurais pu me coucher par terre
et ne plus jamais bouger,
où j'aurais voulu rester dans le noir sans plus jamais répondre,
20 ces petites fois, je les ai accumulées et j'en ai des centaines dans la tête,
et toujours ce n'était rien, au bout du compte,
qu'est-ce que c'était ?
je ne pouvais pas en faire état,
je ne saurais pas les dire
25 et je ne peux rien réclamer,
c'est comme si il ne m'était rien arrivé, jamais.
Et c'est vrai, il ne m'est jamais rien arrivé et je ne peux prétendre.

Tu es là, devant moi,
je savais que tu serais ainsi, à m'accuser sans mot,
30 à te mettre debout devant moi pour m'accuser sans mot,
et je te plains, et j'ai de la pitié pour toi, c'est un vieux mot, mais j'ai de la pitié pour toi,
et de la peur aussi, et de l'inquiétude,
et malgré toute cette colère, j'espère qu'il ne t'arrive rien de mal,
et je me reproche déjà
35 (tu n'es pas encore parti)
du mal aujourd'hui que je te fais.

Tu es là,

tu m'accables, on ne peut plus dire ça,
tu m'accables,
40 tu nous accables,
je te vois, j'ai encore plus peur pour toi que lorsque j'étais enfant,
et je me dis que je ne peux rien reprocher à ma propre existence,
qu'elle est paisible et douce
et que je suis un mauvais imbécile qui se reproche déjà d'avoir failli se lamenter,
45 alors que toi,
silencieux, ô tellement silencieux,
bon, plein de bonté,
tu attends, replié dans ton infinie douleur intérieure dont je ne saurais pas même imaginer le
début du début.
50 Je ne suis rien,
je n'ai pas le droit,
et lorsque tu nous quitteras encore, que tu me laisseras,
je serai moins encore
juste là à me reprocher les phrases que j'ai dites,
55 à chercher à les retrouver avec exactitude,
moins encore,
avec juste le ressentiment,
le ressentiment contre moi-même.

Texte 9 :

Bernard-Marie Koltès. *Le Retour au désert* (1988). Acte II, scène 6.

De « Qu'ils se tapent donc » à « demain je serai chez moi »

La pièce se situe pendant la guerre d'Algérie. Mathilde, qui y vivait avec ses deux enfants, Fatima et Edouard, revient dans la maison familiale, située dans l'est de la France pour réclamer son héritage et régler ses comptes avec son frère, Adrien. Dans le passage qui précède, frère et sœur viennent d'en venir aux mains : Maame Queuleu, la vieille domestique veut les retenir et réclame l'aide d'Aziz, l'autre domestique de la maison.

AZIZ - Qu'ils se tapent donc, et, quand ils seront calmés, Aziz ramassera les morceaux.

Entre Édouard.

MAAME QUEULEU - Édouard, je t'en supplie, je vais devenir folle

Édouard retient sa mère, Aziz retient Adrien.

5 ADRIEN - Tu crois, pauvre folle, que tu peux défier le monde ? Qui es-tu pour provoquer tous les gens honorables ? Qui penses-tu être pour bafouer les bonnes manières, critiquer les habitudes des autres, accuser, calomnier, injurier le monde entier ? Tu n'es qu'une femme, une femme sans fortune, une mère célibataire, une fille-mère, et, il y a peu de temps encore, tu aurais été bannie de la société, on te cracherait au visage et on t'enfermerait dans une pièce secrète pour faire comme si tu n'existais pas. Que viens-tu revendiquer ? Oui, notre père t'a forcée à dîner à genoux pendant un an à cause de ton péché, mais la peine n'était pas assez sévère, non. Aujourd'hui encore, c'est à genoux que tu devrais manger à notre table, à genoux que tu devrais me parler, à genoux devant ma femme, devant Maame Queuleu, devant tes enfants. Pour qui te prends-tu, pour qui nous prends-tu, pour sans cesse nous maudire et nous défier ?

15 MATHILDE - Eh bien, oui, je te défie, Adrien ; et avec toi ton fils, et ce qui te sert de femme. Je vous défie, vous tous, dans cette maison, et je défie le jardin qui l'entoure et l'arbre sous lequel ma fille se damne, et le mur qui entoure le jardin. Je vous défie, l'air que vous respirez, la pluie qui tombe sur vos têtes, la terre sur laquelle vous marchez ; je défie cette ville, chacune de ses rues et chacune de ses maisons, je défie le fleuve qui la traverse, le canal et les péniches sur le canal, je défie le ciel qui est au-dessus de vos têtes, les oiseaux dans le ciel, les morts dans la terre, les morts mélangés à la terre et les enfants dans le ventre de leurs mères. Et, si je le fais, c'est parce que je sais que je suis plus solide que vous tous, Adrien.

Aziz entraîne Adrien, Édouard entraîne Mathilde.

Mais ils s'échappent et reviennent.

25 MATHILDE - Car sans doute l'usine ne m'appartient-elle pas, mais c'est parce que je n'en ai pas voulu, parce qu'une usine fait faillite plus vite qu'une maison ne tombe en ruine, et que cette maison tiendra encore après ma mort et après celle de mes enfants, tandis que ton enfant se promènera dans des hangars déserts où coulera la pluie en disant : C'est à moi, c'est à moi. Non, l'usine ne m'appartient pas, mais cette maison est à moi et, parce qu'elle est à moi, je décide que tu la quitteras demain. Tu prendras tes valises, ton fils, et le reste, surtout le reste, et tu iras vivre dans tes hangars, dans tes bureaux dont les murs se lézardent, dans le fouillis des stocks en pourriture. Demain je serai chez moi.